

Le Révolté

ORGANE DE PROPAGANDE ANARCHISTE PARAISSANT AU MOINS DEUX FOIS PAR MOIS

La Vérité te fera libre.

Chaque instant dans lequel l'homme se soumet à une volonté étrangère est un instant retranché de sa vie. (Alexandra MYRIAL.)

La Liberté te rendra bon.

Endormeurs et Révoltés !

— Je sais que tu dis vrai, mais tais-toi.
CASSANDRE. — Je parlerai...

Le mouvement social actuel traverse une crise qui fera époque dans l'histoire du monde. Deux tendances nettement hostiles et caractérisées divisent le socialisme en marche vers un meilleur devenir...

D'un côté, ceux qui attendent tout de la légalité; de l'autre, ceux qui n'ont espoir que dans la révolte.

Remarquons tout d'abord que les légalitaires d'aujourd'hui sont en général ceux pour qui la question sociale est résolue...

Ils étaient révolutionnaires dans les débuts du mouvement ouvrier, mais ont trouvé moyen de s'y caser ou d'obtenir un mandat quelconque. Ceux-là n'ont réellement combattu que pour la conquête des pouvoirs et... de l'assiette au beurre...

Aujourd'hui ils prêchent le calme — naturellement! — Ils compriment tous les élans généreux, étouffent toute velléité de révolte, contrarient les fécondes initiatives et les nobles impulsions.

Pour garder leurs places ou leurs mandats ils ne reculent même pas devant la trahison des vrais principes de leur parti.

Le socialisme ne représente plus pour ces dirigeants de la social-démocratie que la conquête d'un fromage parlementaire ou coopératif. Ils ne connaissent plus qu'une chose : s'élaner à la curée, se vautrer!...

Maîtres d'un parti puissant composé en grande partie d'ouvriers dociles et serviles ils y ont supprimé toute vigueur, tout ressort, toute vie; en un mot en ont fait un organisme atrocement mutilé.

Plus d'action révolutionnaire, pas de révolte, la légalité suffit... pour endormir!...

Bref, tous ces pontifes, tous ces néo-bourgeois et parvenus grisés de succès sont heureux pendant

que le peuple, les sans-travail et les malheureux crèvent de faim!..

Qu'importe! pour ces grands citoyens puisque pour eux la question sociale est résolue!

Mais les révolutionnaires et les révoltés, eux, tiennent un autre langage et une autre conduite. Ils disent aux travailleurs et surtout aux embriagés que le parlementarisme ne peut leur être d'aucune aide; que la conquête des pouvoirs publics est un leurre, une mystification; que les politiciens sont de mauvais bergers..., que la légalité est sans issue et que leur émancipation ne sera obtenue que par l'action directe et révolutionnaire et surtout par la révolte constante, ininterrompue, révolte personnelle et collective.

Avec notre grand disparu, Elisée Reclus, ils disent : « Aucune réforme essentielle, aucun progrès humain ne s'est accompli dans l'histoire du monde sans l'emploi de la force. »

Voilà ce que disent les révoltés.

Et un vent de révolte souffle, précurseur d'orages!...

Que les révolutionnaires se préparent donc à recueillir des mains des social-démocrates et des politiciens l'héritage du mouvement ouvrier que « l'Internationale » initia, auquel les anarchistes ont contribué souvent au prix de leur liberté et de leur vie, mais qui a été accaparé et trahi.

Les masses ouvrières mécontentes des politiciens sont anxieuses.

Elles cherchent une orientation nouvelle. Aux révolutionnaires à intervenir!

Les parlementaires ont fait plus pour consolider la société bourgeoise que n'ont fait toutes les lois coercitives forgées contre nous par les législateurs aux abois... Au lieu d'avancer nous reculons.

Devant une situation pareille, pouvons-nous rester plus longtemps impassibles?

Non! Jetons-nous dans la mêlée, et s'il faut y laisser notre vie, cela vaudra mieux que de nous tenir à l'écart, critiquant toujours les torts des autres. Assez de critiques. Agissons!

A l'action endormante des politiciens il faut coûte que coûte opposer l'action révolutionnaire et la révolte.

Démolissons d'abord; démolissons tout ce qui

72 28-11-08 n° 26

nous gêne, tout ce qui est mauvais ; nivelons le terrain et, quand toute cette besogne urgente, primordiale, sera faite, nous construirons l'édifice social de nos rêves...

En attendant, propageons l'idée de révolte. Apportons, au milieu des passions viles et mesquines du moment, le souffle vivifiant des passions nobles et des généreux dévouements.

Nous avons tous un amour immense pour la Vie et l'horreur de la Mort, mais c'est justement pour cela que nous avons de la haine contre ceux qui sont cause de tant de morts...

A l'édifice social basé sur la force et l'arbitraire opposons la force puisée dans la révolte.

O! Révolte, toi qui doit mener au Monde futur, inspire-nous...

Révolte! Révolution sociale on t'attend... Pleins d'espoir, pleins de rage, piétinant et rongant nos poings, grinçant aux barreaux de notre enfer social, nous ne vivons plus que pour te voir!

Jean VAILLANT.

LE PROLÉTARIAT DEVANT LA CRISE

L'hiver s'annonce rigoureux et les désastreux effets de la crise économique vont se faire sentir terriblement. Autour de nous s'élève un douloureux concert de plaintes et de gémissements.

La crise! Y a-t-il encore des travailleurs assez naïfs pour accepter au pied de la lettre la vieille rengaine capitaliste : « La crise! mais nous n'y pouvons rien. Elle est due à la surproduction; l'offre étant supérieure à la demande, les marchés sont engorgés, les produits de l'industrie ne trouvent plus à s'écouler. Donc il faut restreindre la production! »

Travailleur qui trime comme un nègre du matin au soir et qui, d'un bout de l'année à l'autre, manque du nécessaire; mineur qui extrait le charbon des entrailles de la terre et qui grelotte l'hiver; tisseur qui fabrique les étoffes et n'a rien à se mettre sur le dos, — vous êtes-vous demandé ce que signifie ce mot magique de SURPRODUCTION à l'aide duquel la bourgeoisie dirigeante justifie ses agissements et vous condamne, d'un cœur léger, à vous croiser les bras, donc à mort PUISQU'EN VOUS ENLEVANT LE DROIT AU TRAVAIL. ELLE VOUS SUPPRIME DU MÊME COUP LE DROIT A L'EXISTENCE, CORRELATIF DU PRÉCÉDENT?

Des stocks considérables de charbon s'amoncellent et le prix de la houille augmente : SURPRODUCTION !

Les magasins regorgent de denrées et le prix du pain s'accroît : SURPRODUCTION !

Les entrepôts sont encombrés de tissus, d'étoffes, et les vêtements sont d'un prix inabordable : SURPRODUCTION !

SURPRODUCTION, cela veut dire que NOS SEIGNEURS ET MAÎTRES LES BOURGEOIS, pour ne pas AVILIR les prix, — parlant, pour tirer le MAXIMUM DE BÉNÉFICES, — peuvent ACCAPARER, emmagasiner des substances de toute première nécessité, et les livrer à la consommation AUX TAUX QUI LEUR CONVIENT.

En société capitaliste, plus la production est forte, moins la demande est importante, et plus les prix doivent être élevés. Il faut bien sauvegarder les « droits du coffre-fort » que diable !

Mieux vaut perdre, gaspiller et laisser se détériorer les denrées que d'abaisser les prix. TEL EST LE PRINCIPE FONDAMENTAL DE CET ODIeux RÉGIME SOUS LEQUEL LES PRODUITS DU TRAVAIL, AU LIEU D'ALLER AUX PRODUCTEURS, SONT CONFISQUÉS PAR UNE POIGNÉE DE BRIGANDS ÉHONTÉS.

Comme conséquence fatale, inéluctable à cet état de choses : le chômage forcé, des milliers d'ouvriers jetés sur le pavé... « S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche! » s'écrie le bon bourgeois humanitaire et philanthrope de nos jours, à l'instar de fene Marie-Antoinette.

Mais la CANAILLE, en 1793, fit rouler la tête de Madame Veto sous l'échafaud révolutionnaire. Que Monsieur Vautour y prenne garde, Pareille cérémonie peut bien lui être réservée. Toute patience a ses bornes, toute résignation ses limites et la faim fait parfois sortir le loup du bois...

En attendant, dans les milieux platement, stupidement, idiotement réformistes, les mauvais bergers se disposent à mendier des secours aux pouvoirs et à maudire avec accompagnement de trombones et de grosses-caisses. Hélas! ces instruments ne rendent que du vent et l'aumône des dirigeants est chose aléatoire!

C'est autre chose qu'un os décharné qu'il faut au dogue populaire, Messieurs de l'Assiette au Beurre!

La solution de la crise ne réside pas dans des pétitions; ce qui s'impose, la simple raison l'indique : c'est prendre, PRENDRE, PRENDRE.

Nous ne voyons que ce moyen-là pour faire cesser la crise.

Si les prolos ont autre chose que du faro dans les veines, qu'ils aient l'audace de la résolution, qu'ils OSENT!

Par leur attitude énergique, ils hâteront l'avènement d'une société établie sur des bases de justice et de liberté, d'une société dans laquelle les crises économiques ne seront plus à redouter.

VICTOR NOIRFALISE.

Libertad

Libertad est mort! Le camarade qui, le premier, nous a annoncé cette nouvelle s'est heurté, tout d'abord, à notre incrédulité empreinte de stupeur. Quoi! Libertad, de qui, hier encore, nous lisions la prose, un article plein de sève et de vigueur, gît présentement sur un lit d'hôpital?

Hélas! il a bien fallu que nous nous rendions à la réalité du fait...

Libertad est mort, encore jeune, terrassé par un mal contracté au cours d'une existence toute de lutte et de combat. C'est une grande figure qui disparaît et qui, certainement, laissera un vide profond non seulement parmi nos camarades parisiens, mais aussi parmi toute la population ouvrière des faubourgs et de la banlieue, où sa silhouette et son accoutrement bizarre étaient presque légendaires.

Nous avons connu Libertad dans toute la force de son ardeur combattive, à l'époque où, avec le concours d'une poignée de camarades, il créait le journal l'anarchie et réussissait à assurer l'existence à un organe où se précise une conception nouvelle de l'anarchisme et où fulgurent les idées les plus neuves, les plus osées, les plus susceptibles de maintenir dans toute sa netteté la pleine vision de l'Idéal.

Cette besogne — absorbante pour tout autre — n'empêchait pas Libertad de participer à toutes les réunions, à toutes les manifestations, à tous les mouvements de la rue.

Que de fois ne l'avons-nous point entendu flageller de sa parole incisive et mordante les faux bons-hommes, les prometteurs de paradis, les pontifes, à quelque catégorie qu'ils appartenissent !

Une telle attitude intransigeante n'était point faite pour lui ménager les bonnes grâces du troupeau bêlant des suiveurs.

Aussi connaît-il les aménités et les calomnies, le boycottage et dans certains milieux le complot du silence. Mais qu'importait tout cela pour lui ! Il avait conscience d'accomplir sa tâche selon sa raison, de creuser son sillon dans une terre ingrate et d'y semer à pleines mains les idées qui lui semblaient justes et belles. Que lui importaient les aboiements de la meute ?

Libertad est mort et certes nous ne lui tresserons pas de lauriers, nous ne lui élèverons pas de statue.

Ce fut un lutteur et un révolté. Il a laissé la trace de son passage dans un monde où trop de charlatans et de faiseurs, trop de pleutres et d'invertébrés barbotent et se complaisent dans le marais putride des opinions moyennes, des ambitions puériles, des sentiments mesquins et des pensées inconsistantes.

C'est le plus bel éloge que nous puissions faire de notre ami défunt.

Le Révolté.

Que devons-nous faire ?

Ah ! les Don Quichotte anarchistes de l'époque qualifiée *romantique* — ces Titans que d'affreux nains se permirent et se permettent encore de juger — ont bien vécu... A leur place une génération de Pygmées, de Sanchos, raisonneurs et « coupeurs de cheveux en quatre », semble avoir à cœur, à force de se scruter intérieurement, de démontrer la vérité contenue dans ce propos d'Hamlet : « Les couleurs natives de la résolution pâlisent sous les froids rayons de la pensée ; ainsi les entreprises les plus importantes et les plus audacieuses dévient de leur but et perdent le nom d'action. »

Je vois des « Renauds » enchaînés par des Armides de beuglants, des « Alcides » tournant triomphalement la quenouille aux pieds d'Omphales de comptoir ou d'estaminet, des esthètes, des poètes absorbés dans de fastueux mirages ; des savants murés dans quelque Tour d'ivoire ; des Bonzes qui, à force de contempler leur vertueux nombril, ont fini par croire que l'humanité entière gravite autour...

Je vois d'anciens révolutionnaires qui — tels les soldats d'Annibal dans les plaines de Capoue — s'abandonnent, veules, inertes, sur le plan

incliné de la vie et ne tardent pas à sombrer dans la masse amorphe des gens « bien pensants ».

Un peu partout la bataille est engagée, âpre, acharnée, sans merci. Le pauvre contre le riche, l'opprimé contre l'oppresseur, l'esclave contre le tyran, de ci, de là, se dressent tout vibrants d'une colère trop longtemps contenue.

Le sol des Russies se hérissé de potences ; on fusille en France, on massacre en Hongrie, on pille et on égorge au Maroc, on torture en Espagne, au Mexique et ailleurs, on affame partout — hypnotisés par je ne sais quelle chimère, nos doux apôtres assistent, impassibles, au terrible drame dont les péripéties émouvantes ensanglantent le monde.

Ces gémissements, ces malédictions, ces clameurs des vaincus ; ces grognements des satisfaits ; ces râles des affamés, ces hoquets des gavés ; ces carcasses que ballotte l'âpre bise, ces ventres enveloppés de fourrures ; ces palais, ces taudis ; ces châteaux, ces tanières ; ce tumulte et ces visions d'Enfers tels que Dante n'en a jamais conçus ne troublent aucunement la belle sérénité d'âme de nos rêveurs humanitaires.

Tous, éphèbes ou invertébrés amorphes dont la force des convictions se mesure à la longueur des cheveux — snobs et dilettanti, papes et pontifes, distributeurs de brevets d'anarchisme ; militants de congrès, initiateurs de milieux libres ; monomanes du groupement, de la fédération et de l'union mondiale, ouvriéristes et traditionalistes, farceurs et fumistes — tous ont pour communes caractéristiques l'inertie, le bluff et l'incapacité révolutionnaire.

Quoique vivant ordinairement dans une ambiance ouvrière, ils en ignorent la psychologie, les désirs latents, imprécis, les aspirations non formulées.

Ils ne possèdent aucun contact avec les masses et ne se rendent pas compte de l'œuvre qui s'élabore au sein des couches populaires, dans les sombres corridors comme dans les faubourgs des villes.

Vienne le jour où les idées se précisent, où les sentiments s'exaltent, où les désirs de bien-être se font jour, où une ébullition se manifeste, nos singuliers révolutionnaires demeurent les mains vides, désemparés, hors du mouvement.

— Lisez les « Paroles d'un Révolté », clame l'un sur la note aigüe, — Faites peu d'enfants, prononce gravement l'autre, avec un flair commercial avéré, — Syndiquez-vous, fédérez-vous, chantonne un troisième ; et du 1^{er} janvier à la saint Sylvestre les mêmes exhortations tombent alternativement dans un désert sans écho.

C'est à cela — et à l'organisation anarchiste — que se dépensent, dans l'intervalle de deux congrès internationaux, toute l'activité et tous les efforts de nos hilarants propagandistes !

Au dehors — grâce à un bluff soigneusement entretenu — la Belgique passe pour un pays où existent de puissantes fédérations anarchistes !!!

Allons donc !

Pourtant il y aurait ici, plus peut-être que

partout ailleurs, un vaste champ d'action pour des révolutionnaires.

S'il est vrai que les hommes retrempe leur énergie dans les difficultés de la lutte, jamais spectacle plus écœurant que celui que nous offrent les hautes sphères gouvernementales n'est encore venu nous mettre dans l'obligation de nous élever au-dessus de toutes les bassesses et les vilénies dont se compose la vie d'une société en décadence.

Le Veau d'or règne en maître incontesté. Dans la ruée féroce à la conquête des positions privilégiées, c'est à qui parviendra le premier à lécher les pieds sacrés de la Divinité, seule dispensatrice de joies et de plaisirs.

Tout se vend, tout est sujet à trafic : consciences et pantoufles, honneur et vieilles loques, amour et fumier, tout n'a qu'un même et unique étalon : la monnaie.

La Bourgeoisie arrivée au Pouvoir par l'or en a fait le *deus ex machina* de toute action humaine. Il n'est permis d'agir, de penser, d'aimer que pour ce métal, qu'autant même que ce métal le permet.

Et, non seulement la bourgeoisie, les gouvernants sont atteints du *delirium tremens* de l'enrichissement, mais encore les vaincus, les exploités, ceux qui sont foulés aux pieds sont eux-mêmes entraînés dans cette danse de saint Guy et ne songent qu'à arriver à posséder pour se soustraire à l'exploitation et exploiter à leur tour leurs frères de misère, augmentant d'autant la détresse de ces derniers.

Qu'est-ce que le mouvement politico-socialiste et coopérateur sinon la manifestation de cette course à l'assiette au beurre, aux sinécures, aux emplois fortement rétribués, s'effectuant dans le sillage des grands requins de la finance et du négoce ?

Il est temps de réagir avec énergie.

L'anarchie — synthèse des aspirations des masses opprimées, expression sublime de la Révolte des consciences humaines outragées et torturées — demande des hommes « débordants d'énergie » non des roquets ou des eunuques. Elle n'a que faire des timorés et des pusillanimes. Elle exige des êtres qui — selon l'expression de Bakounine — ont « le diable au corps », des hommes dont le sang bouillonne à la vue d'une iniquité, et dont les poings se crispent au spectacle de l'universelle lâcheté.

Les prolétaires — tels que les a faits la civilisation bourgeoise — sont à peu près rebelles au raisonnement. La misère et la dégénérescence, le manque absolu d'hygiène, le surmenage et les privations sont les vraies bases de la domination bourgeoise.

Les démonstrations théoriques les plus lumineuses, les aperçus philosophiques les plus subtils ne peuvent que se heurter chez le peuple à cette paresse mentale, à cette misère physiologique et morale qui font que le premier charlatan venu, pour peu qu'il ait l'art des promesses et ne demande aucune initiative,

aucun effort personnel, est toujours sûr de s'imposer.

Notre rôle, notre mission, notre tâche — à nous, révoltés, est d'exalter les sentiments de justice, les désirs de mieux-être, les tendances libertaires qui existent à l'état embryonnaire chez les opprimés. C'est d'aviver les souffrances et de les rendre conscientes; c'est de dévoiler l'imposture des politiciens, de montrer l'abomination du régime capitaliste.

C'est — après les avoir fait choir de leurs piédestaux et les avoir dépouillés des oripeaux du pouvoir — d'étaler aux yeux des gouvernés l'abjection et l'ignominie des gouvernants. C'est d'apprendre aux guenilleux le chemin des quartiers « chics » afin que le spectacle de l'opulence fasse naître en eux l'envie, et que le frappant contraste du luxe des parasites et de leur propre dénûment suscite en eux la haine, oui, la haine.

Que les ventre-creux aillent donc s'enivrer aux appétissants fumets qui s'exhalent des cuisines cossues et que leurs dents s'aiguisent à la vue des victuailles dont s'orne la table de Sa Majesté le Bourgeois !

Trop longtemps l'esclave a courbé l'échine et s'est prosterné devant *le maître*. Trop longtemps la victime a tendu le cou au bourreau.

Que les vaincus se redressent donc et qu'ils osent regarder en face les cyniques et lâches triomphateurs.

Mais, à cette œuvre d'éducation — œuvre féconde puisque d'elle jaillit la pensée libératrice — ne doivent pas se borner nos efforts.

La guerre sociale est déclarée. Nous sommes les assaillants de la bastille capitaliste. La simple raison indique notre conduite. Dans la lutte titanique que nous soutenons, nous devons envisager le terrain avec toute la lucidité de tacticiens éprouvés.

Lorsqu'une situation révolutionnaire se dessine, lorsqu'un frémissement se manifeste dans les couches profondes de la société, lorsqu'un mouvement insurrectionnel s'élabore nous devons pouvoir mettre dans la balance des combats en perspective autre chose que des déclarations enflammées et des proclamations enthousiastes.

Il sied donc de nous préparer dans l'attente d'événements qui peuvent surgir inopinément. A toute heure, à tout moment nous devons être prêts pour la bataille et aptes à prendre efficacement l'offensive.

Sinon notre qualité de révolutionnaires n'a plus de raison d'être et nous entrons d'emblée dans la catégorie — hélas ! fort nombreuse — des dilettantes et des pontifes.

RHILLON.

Nos Comptes :

Reçu : V. Noirfalise 2,00 ; Encaisse 6,00 ; G.R.B. 7,00 ; Total 15,00.

DEPENSÉ : 15,00.

RESTE : 0,00.

Imprimeur-Gérant : G. Maria, 57 rue Verte, Boitsfort.